

Traduction du livre de J. Daniel Bezsonoff, *Una educació francesa* paru aux éditions L'Avenç, mars 2009, Barcelone ; pages 12 à 14 : « L'ALGERIA FRANCESA »

L'Algérie Française

Quand j'étais petit, je savais déjà que la France venait de perdre —un an avant ma naissance— une province comme un lézard perd sa queue. Mais en l'occurrence, la queue était beaucoup plus grande que le corps et elle ne repousserait plus jamais.

Ma passion pour l'Algérie Française vient de l'enfance. La France que j'ai connue et où j'ai vécu a changé peu à peu avec moi. Ce n'est plus la France de mon enfance. Je peux la retrouver quand je veux dans l'Algérie Française, miraculeusement préservée. La France des *Quatre chevaux*, des Frigidaire, des premiers téléviseurs, intacte depuis 1962 puisqu'elle a disparu...

Quand les familles françaises qui y vivaient quelquefois depuis 1830 fuirent leur pays, elles s'installèrent dans une France métropolitaine que souvent elles ne connaissaient pas. Comme dans toutes les communautés humaines on y distingue beaucoup de caractères. La plupart des Français d'Algérie que j'ai connus étaient rieurs, sympathiques, très sympathiques, avec un humour sentimental, une nostalgie infinie du pays perdu.

J'ai aimé beaucoup de pieds noirs. L'oncle Marius et la tante Suzanne, les parents de Marcel qui me traitèrent comme leur petit-fils ; Michel Ferrà d'Oran ; Alain Bonafòs d'Hussein-Dey ; Jean Gagelin de Mascara ; Alexis et Carmen Porcédo de Fort de l'Eau ; Yvon Ferrandis de Guyotville ; les Braziers d'Alger ; Jacques Guillet, Philippe Audies et Georges Laroche d'Oran.

Avec bonhomie, Georges dirigeait la gare de Ranguin, le quartier de Cannes où j'ai vécu vingt ans. Petit, gras, très poilu, de petits yeux, chauve avec un sourire d'enfant, Georges ne passait pas une semaine sans pleurer la perte de l'Algérie Française. Pourtant, il savait qu'il avait trouvé une vie agréable au nord de la Méditerranée. Il passait sa journée à lire *Nice Matin*, à regarder les émissions sportives, les débats à l'Assemblée Nationale ou une série

américaine. Il répondait au téléphone avec une voix de ‘*maricón*’ (comme tous les Oranais il parlait espagnol).

Toutes les heures il se levait et blaguait avec les voyageurs qui descendaient du train. Il attendait quelques minutes, et à l’heure prescrite, il donnait le signal de départ avec le fanion rouge et le sifflet règlementaires. J’appréciais l’humour de Georges ses évocations nostalgiques d’Oran. Combien de fois nous nous sommes promenés sur le boulevard Clemenceau, ex boulevard Seguin jusqu’à la place Foch, sans bouger de notre petite gare de quartier ? Georges devenait lyrique quand il évoquait sa rue, la rue Schneider. Il n’avait pas oublié le cinéma Le Century ni le restaurant Santa Lucia, avec sa façade bleue ouverte de part en part, ses viviers pleins de gambas et l’odeur de l’anisette.

Les pieds-noirs peuvent prendre l’avion ou s’embarquer sur un navire, mais leur pays n’existe plus. Les immeubles n’ont guère changé, les façades se sont écaillées, les rues sont sales, mille odeurs glissent à travers les villes blanches mais le drapeau français ne flotte plus que sur l’ambassade ou les consulats. Les statues de Jeanne d’Arc ont quitté leur piédestal et les églises sont devenues des mosquées ou des centres de loisir. Les cimetières juifs et chrétiens qui ont échappé aux profanateurs meurent lentement sous les ronces et l’oubli. Il ne reste presque rien de cent trente ans de présence française. Une plaque bleue oubliée sur un mur trop haut indique encore le chemin en français. Les blasons gravés sur les bancs de pierre des squares, les bornes blanches et rouges au bord d’une ancienne nationale cachées par les coquelicots, les vieilles réclames de Michelin sur les murs chantent encore, doucement, une chanson française.

Traduit du catalan par l’auteur.